

L'HOMME QUI N'AIMAIT PAS LES CHATS

Roman

LOUIS-LAURENT BRETILLARD



Du même auteur, aux éditions



Plus l'eau est trouble, moins on voit les poissons

L'homme qui n'aimait pas les chats

Recadence

L'attention

D'amour fou

La 52^e cohorte

L'oracle de Veules-les-Roses

Contact : 2lb.editions@gmail.com

*Ceux qui jouent avec des
chats doivent s'attendre à
être griffés.*

Miguel de Cervantès

PREMIÈRE PARTIE

Phobie

Je suis sûr qu'il y en a un derrière la porte ! C'était l'heure à laquelle la femme du premier étage laissait échapper ses deux chats dans la cage d'escalier. Pou-pouille et Chouchou restaient enfermés dans l'appartement toute la journée ; alors en rentrant de son travail vers dix-neuf heures elle les laissait se dégourdir les pattes dans la cage d'escalier. Pour Fred Martini, toutes les femmes à chatchat sont des névrosées mal baisées en plein transfert libidineux sur des boules de poils miaulantes, sournoises et griffantes. Fred Martini hésitait à entrer dans l'immeuble. Il quittait habituellement son bureau vers dix-huit heures trente, avait vingt minutes de métro entre l'Institut Pasteur et la Bastille et prenait le temps de faire des courses au Carrefour de la rue de Lyon pour ne rentrer chez lui que vers vingt heures : ce qui laissait une bonne heure à la voisine pour récupérer ses deux matous. Mais ce vendredi soir, il devait repasser chez lui prendre le cadeau pour son filleul dont c'était la communion solennelle

le lendemain à Fontainebleau. Il était attendu pour le dîner. Son train partait à dix-neuf heures trente de la gare de Lyon toute proche, mais encore lui fallait-il atteindre son appartement, récupérer l'appareil photo promis, puis ressortir sans croiser les chats de la voisine. Il composa le code de l'immeuble, se glissa prudemment dans l'entrebâillement de la porte à l'écoute de bruits suspects, rien. Il trouva le courage de pénétrer plus avant, d'appuyer sur l'interrupteur de la lumière tout en gardant la porte ouverte pour se ménager une possibilité de repli. Le hall était calme. Il lui fallait traverser le vestibule, mais sa main ne voulait pas lâcher la porte salvatrice. Il fut soulagé de voir que l'ascenseur semblait l'attendre au rez-de-chaussée. Coordonnant ses pas à un rythme rapide, il s'engouffra dans la cabine. Le temps que la porte se referme lui parut une éternité. Enfin il était à l'abri, certes provisoire, mais cela lui permettait de souffler un peu. Il dépassait le troisième étage lorsqu'il vit la femme du premier monter dans l'escalier. Où allait-elle sinon chercher ses chats dans les étages supérieurs ? L'ascenseur s'immobilisa au sixième et dernier étage, le sien. Sa voisine était sur le palier, attendant qu'il sorte de la cabine. Il trouva la force de prendre le temps de la saluer et d'échanger quelques mots, mais son regard devait trahir son angoisse, car elle le regardait bizarrement et restait sur le palier jusqu'à ce qu'il réussisse, maladroitement, à ouvrir sa porte et entrer dans son appartement. Son train partait dans moins de vingt minutes. Il saisit le sac FNAC contenant ce foutu appareil qu'il avait oublié de prendre avec lui le matin. Hésita à se

faire porter pâle pour le dîner. Se trouva minable et puisa dans ses dernières ressources pour préparer son exfiltration de l'immeuble. Il ouvrit la porte, aucun bruit ; il pouvait, devait, était obligé, ne pouvait faire autrement que de sortir. À cet instant, la femme du premier surgit du couloir de service en caressant le chat noir qu'elle tenait dans les bras. Fred referma précipitamment la porte qui s'arrêta dans sa course sur quelque chose de mou, de blanc, de poilu qui laissa entendre un chuintement comparable au bruit que fait une bombe de crème chantilly presque vide, mais en beaucoup plus terrifiant. Au cri du chat blanc, répondit celui de la femme qui lâcha le chat noir alors que le chat blanc se réfugiait sous le canapé du salon. Fred, paniqué, dut choisir entre la zone chat noir et la zone chat blanc, bouscula la femme qui entraînait récupérer son chat et claqua la porte derrière lui.

— Vous êtes dingue ou quoi ? dit la femme, alors que Fred était arrêté net dans sa tentative de fuite par le chat noir qui se léchait les coussinets au beau milieu de l'escalier.

— Oh pardon, je ne vous avais pas vue, désolé, réussit-il à bredouiller, livide en appelant l'ascenseur.

— Ouvrez la porte que je récupère Chouchou.

— J'ai un train à prendre, voici les clés, faites comme chez vous, dit-il en lui tendant un trousseau de clés, tout en gardant un œil sur le chat noir.

Nathalie — il apprit plus tard son prénom — restait médusée par le comportement de ce trop étrange voisin du 6^e. L'ascenseur arriva à l'étage. Fred s'y engouffra. Ressortit.

Mit ses clés dans la main de Nathalie. Appuya fébrilement sur le bouton du rez-de-chaussée, pendant que la porte se refermait trop lentement. Vit, soulagé, que le chat noir ne semblait pas vouloir lui bloquer la retraite. Il sortit de l'immeuble et alors, seulement alors, put faire le point. Il avait été ridicule et devait maintenant récupérer ses clés chez l'adversaire : Chats 2 — Fred 0.

La communion solennelle est un événement tellement important dans la vie d'une petite fille ou d'un petit garçon catholique que s'il n'y avait pas les cadeaux, la plupart d'entre eux n'y attacheraient aucune importance. Les cadeaux marquent l'entrée dans une tranche de vie coincée entre l'enfance et l'adolescence : une période sandwich qui n'a pas de nom, pendant laquelle la tête reste accrochée dans l'enfance alors que les couilles sont pressées de descendre. Les cadeaux oscillent entre ces deux pôles, les uns fêtant la fin de l'enfance, les autres, plus nombreux, une prochaine adolescence. On y trouve un appareil photo offert par Fred le parrain, une trousse de toilette offerte par la marraine, une montre Swatch offerte par la grand-mère, un smartphone premier prix offert par les parents et, horreur, un trop mignon, adorable, petit chaton noir avec des taches blanches offert dans une charmante petite boîte en carton que Jean, le communiant, ouvrit émerveillé au comble du bonheur d'une enfance en sursis. Le père de Jean, connaissant la phobie de Fred, chercha le regard de son ami. Il n'y vit qu'un vide abyssal, puis un effroi glacial qui se transformait en panique totale.

— Ça va Fred ?

— (...)

— Viens avec moi prendre un verre dans la cuisine, puis je te raccompagnerai à la gare. Il y a des trains toutes les demi-heures.

Fred recula, se laissant guider par son ami sans quitter le chaton des yeux. Arrivé dans la cuisine, la porte fermée, il put enfin respirer.

— Désolé Fred, je ne savais pas que ce connard de beau-frère allait offrir un chat à Jean. Mais il faut que tu te fasses soigner, il y a des chats partout maintenant, aussi bien en ville qu'à la campagne. Ta vie doit être un enfer.

— Oui, un enfer, tu l'as dit.

Fred, reprenant ses esprits, n'eut pas le courage de raconter à son ami les stratagèmes qu'il lui fallait inventer pour ne pas voir de chat. Toujours marcher en regardant loin devant lui à la hauteur du premier étage des immeubles, au risque de glisser sur une crotte de chien. Éviter les jardins publics et la campagne. Éviter le bus où l'on peut vite se faire coincer par une mémère avec son chat-chat dans une boîte. Et, pour les situations désespérées, toujours avoir une bombe lacrymogène afin de repousser une attaque de félin. Oui, sa phobie prenait des proportions extrêmes et sa vie devenait peu à peu un enfer.

Fred avait consulté un psy qu'une amie lui avait conseillé. Il l'avait débarrassée d'une phobie pour les souris en dix séances. Le docteur Denis Deruf avait tout de suite mis Fred à l'aise : « Appelez-moi Dédé, cela facilitera nos échanges. » Il suffisait selon lui de trouver l'origine de sa phobie. Il lui raconta comment il avait réussi à soulager

une patiente qui avait peur des souris parce qu'elle refusait d'accepter son homosexualité. La chatte brûlante qui était en elle l'attirait vers d'autres chattes pendant que les souris se moquaient d'elle avec leur longue queue. Inutile de préciser que Fred ne revit plus jamais son amie. Dédé lui proposa de rechercher dans son enfance des événements qui ne présentaient pas de lien de causalité, mais dont l'association donnerait un sens à sa phobie. Fred passa plus de dix heures sur le divan. La première synchronicité fut décelée lors de la troisième séance. Il avait huit ans lorsque le chat de la voisine le griffa et que la plaie s'infecta. Il eut une forte fièvre. Dédé tenait une piste. La phobie de Fred serait due à une peur des chats. Il suffisait alors d'explorer les tréfonds de l'âme de Fred et Carl Jung serait content. Lors de la huitième séance, Fred parla de son père qu'il haïssait quand il le trouvait le matin dans le lit de sa mère et qu'il retournait, bite pendante, dans sa chambre. Tout devenait clair : la chatte de maman attirait la bite de papa. L'affaire était entendue et la psyché de Fred mise à nue. Au terme de la dixième et dernière séance, Dédé tenait son diagnostic ; la phobie de Fred s'expliquait par une peur des chattes. Allez dans la paix de Jung Fred, vous n'aurez plus peur. Fred trouva l'explication un peu courte et très peu de réconfort. Le premier chat qu'il rencontra dans la rue, lorsqu'il eut le courage de baisser les yeux, déclencha chez lui une panique absolue qui faillit le jeter sous les roues d'un bus, lequel heureusement s'arrêtait à un feu rouge.

Son ami le raccompagna à la gare. Le plus dur restait à faire ; récupérer ses clés chez la voisine du premier. Il était

quatre heures ce samedi après-midi. Avec un peu de chance, Nathalie était chez elle avec ses chats. Courage Fred. Il sonna à la porte, Nathalie ouvrit, il gardait les yeux au plafond.

— Bonjour, je suis désolé pour hier soir. Je me présente : Fred.

— Moi c'est Nathalie. Bonjour, mais qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

— J'ai une phobie des chats. En voir un me fait paniquer. Vous comprenez, hier soir c'était horrible pour moi, dit-il, toujours les yeux en l'air.

— Attendez, je vais enfermer les chats dans la cuisine. Je reviens. Voilà, c'est fait, vous pouvez entrer.

Nathalie était bien cette jolie femme blonde, dynamique et sympathique qu'il avait devinée les rares fois où ils s'étaient croisés dans le hall. Comme elle prenait les escaliers et lui l'ascenseur, ils n'avaient pas eu l'occasion de faire connaissance. C'était maintenant chose faite.

— Voici vos clés.

— Est-ce que je pourrais avoir votre numéro de téléphone Nathalie ? J'aimerais pouvoir vous appeler lorsque je dois entrer ou sortir à l'heure où vos chats sont dans la cage d'escalier.

— Oui, naturellement, le voici. N'hésitez pas à m'appeler ; vous auriez dû me le demander plus tôt.

— Merci, je ne vous dérange pas davantage.

Fred se surprit à penser qu'il était bien dommage que cette jolie Nathalie, apparemment célibataire, ait deux

terribles chats. Il rentra chez lui dans cet état d'esprit un peu libidineux.